

**RIEF**

**Revue  
italienne d'études françaises**  
Littérature, langue, culture

**6 | 2016**  
**Les romanciers oubliés des années Trente**

---

## La poésie de Bernard Simeone

**Valerio Magrelli**

Traducteur : Valerio Magrelli et Jean-Baptiste Para

---



**Éditeur**  
Seminario di filologia francese

**Édition électronique**

URL : <http://rief.revues.org/1132>  
DOI : 10.4000/rief.1132  
ISSN : 2240-7456

**Référence électronique**

Valerio Magrelli, « La poésie de Bernard Simeone », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 6 | 2016, mis en ligne le 15 décembre 2016, consulté le 04 février 2017. URL : <http://rief.revues.org/1132> ; DOI : 10.4000/rief.1132

---

Ce document a été généré automatiquement le 4 février 2017.



Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# La poésie de Bernard Simeone

Valerio Magrelli

Traduction : Valerio Magrelli et Jean-Baptiste Para

---

I.

- 1 Sculptures d'air, toiles monochromes, reliefs d'éponge, tableaux de feux, anthropométries ou bien expositions uniquement composées de cadres<sup>1</sup>. Voilà ce qu'on trouve dans tous les manuels d'histoire de l'art sous la rubrique Yves Klein. Voilà ce que théorise le manifeste du *Théâtre du vide* que le peintre publia le 4 novembre 1960. Voilà ce qu'on retrouve dans les notes qui précèdent un des poèmes de sa jeunesse. Voilà ce que disaient ces vers, rédigés en 1939 et intitulés *Le silence* : « [...] C'est là, le petit trou creusé / L'espace silencieux se débat. / Tout à coup, des ombres, des pas [...] / Ça y est, il a gagné ! / Le silence, autour de lui est... / ... Derrière son passage »<sup>2</sup>. Et finalement voilà ce que l'auteur écrivit à ce sujet, avec peut-être quelques échos du *grand vide* évoqué par Henri Michaux :

Je me sens aujourd'hui – en pensant à tout ce qui s'est passé – comme le ver dans le gruyère de l'histoire scientifique bien connue, qui mange, mange et fait des trous ; il fait le vide autour de lui et avance... de temps en temps, il rencontre un trou qu'il est obligé de contourner pour pouvoir avancer, pour pouvoir vivre, manger quoi !  
Un jour, il n'y a plus de gruyère parce qu'il a tout mangé ; il n'y a plus que du vide, le grand vide, il est alors lévitant, libre, heureux dans l'espace, mais un instant seulement, puis il tombe tout naturellement sur un autre fromage et il continue à manger et à créer le vide autour de lui [...].<sup>3</sup>

- 2 Si j'ai cité l'œuvre de Klein, en pensant aux trois recueils poétiques de Bernard Simeone publiés à Lyon aux Éditions Verdier – à savoir *Éprouvante claire* (1988), *Une inquiétude* (1991) et *Mesure du pire* (1993) – c'est parce qu'ils semblent partager la même expérience du vide qui a été magistralement représentée par l'artiste de Nice. J'ai dit qu'ils « semblent partager », mais il serait peut-être plus juste de dire qu'elles proviennent, sourdent, émanent d'une telle expérience. C'est pourquoi je voudrais appliquer ces hypothèses de lecture tout en me concentrant aussi pour l'essentiel sur le premier livre de Simeone. En fait, j'ai l'impression que cet écrivain, dès ses débuts, essaie de se procurer des *Instruments humains* (pour le dire avec le titre d'un livre de poèmes de Vittorio Sereni

traduit en 1991 par Philippe Renard et Bernard Simeone), instruments nécessaires pour franchir le vide préliminaire et foncier dont on parlait.

- 3 Je viens de mentionner Vittorio Sereni, dont un vers ouvre *Éprouvante claire*, qui est un texte chargé d'allusions à des poètes tels que Attilio Bertolucci, Pier Paolo Pasolini, Adonis ou Pierre Reverdy. Je voudrais cependant me tourner vers Mario Luzi, pour indiquer comment la voix poétique de Simeone vient à la lumière *Sur d'invisibles fondements* (je me réfère maintenant à une œuvre de l'écrivain italien qui a été traduite par son jeune ami français), ou pour mieux dire sur des fondements « vacants ». Même si je voudrais me concentrer surtout sur *Éprouvante claire*, j'aimerais toutefois me permettre quelques remarques concernant les autres livres.
- 4 On trouve d'un côté *Une inquiétude*, véritable « traité sur la voix ». À la différence de son premier livre, ici les « intercesseurs » poétiques sont Caproni, Frénaud, et cet étrange triptyque juif représenté par Primo Levi, Paul Celan et Giorgio Bassani – le Bassani d'une Ferrare où, comme l'explique Simeone, « bat le vide ». *Mesure du pire*, en revanche, déploie des suggestions très variées. Sous le signe de Vladimir Holan, Annamaria Ortese, Sereni, Saba, Rilke et Bernhard, cette œuvre nous offre une allure plus détendue par rapport aux deux livres précédents, avec de remarquables aperçus aphoristiques, et un long poème, *Extérieur nuit*, dédié au thème de la traduction. Quant à *Éprouvante claire*, il est facile de remarquer des termes tels que « mémoire », « femme », ou bien, en forme de synecdoque par rapport à ce dernier mot, « visage » et « regard ». Bien que ce ne soit pas ici le lieu pour indiquer les principaux éléments du volume, il est aisé de noter que les matériaux les plus significatifs sous l'aspect lexical sont plutôt ceux qui relèvent du champ sémantique du « clair » d'un côté, et de la « langue » de l'autre.
- 5 En ce qui concerne le premier domaine, il suffit de souligner le titre et la citation de Sereni : « Vers la transparence » (terme que Simeone, d'ailleurs, emploiera souvent). Peu après, on voit apparaître des termes semblables ou proches comme « brillant », « éclair », « soleil », « lumière », « illuminer », « jour », « translucide » et « scintillant ».
- 6 Quant au thème du langage, il serait difficile, et peut-être superflu, d'en effectuer le triage, puisque les signaux disséminés dans ces pages sont extrêmement fréquents. En fait, le chant et la nomination, la voix et la parole, constituent le tissu même d'*Éprouvante claire*. Plutôt, il serait très intéressant de chercher les passages où les deux groupes se superposent. Or, à l'intérieur du recueil il est possible d'en repérer au moins six : « Un pas illuminé par / le nom » ; « Ainsi les choses / il les nomme / il les perd / les nomme à les en perdre / s'illumine » ; « Effroi lumière // son nom » ; « Ce n'est pas le jour / que tu m'as donné / mais la parole » ; « Pas d'autre clarté / que les mots d'obsidienne » ; « Et cette voix / plus claire ».
- 7 Je m'arrête ici, car ces vers parlent tout seuls : un nom qui éclaire, des choses illuminées et perdues puisqu'elles ont été nommées, la trajectoire tracée par la séquence effroi-lumière-nom de l'Autre, le lien entre lumière et parole, le nœud entre lueur et mots d'obsidienne, et ainsi de suite jusqu'à l'emploi de l'expression idiomatique « clarté de la voix » (qui est un parfait exemple de cette « rupture de la catachrèse » analysée par Michel Riffaterre). Dans chacune de ces formules, Simeone affronte le nœud douloureux liant le monde physique à l'univers verbal, et le résume en une forme presque archétypique, en une rencontre/contraste entre le *langage* et la *lumière*.

II.

- 8 À partir de tout ce que l'on a dit, on peut maintenant relire *Éprouvante claire*. Nous en avons souligné les thèmes principaux, en en suivant deux en particulier. Toutefois, le véritable noyau du texte réside ailleurs, et précisément dans ce distique : « A-t-il donc oublié / le fondement de sa voix ? ».
- 9 Voilà le centre du volume, là où l'on se demande si un sujet masculin a oublié le fondement de sa propre voix, là où l'on se demande s'il a finalement disparu. Eh bien, c'est justement de cet effondrement originaire, soupçonné ou redouté, que naît le livre, et plus en général toute la production de Bernard Simeone. Évoqué dans la strophe précédente par le substantif « voûte » (qui, dans une suite intitulée *Mère*, sera le signe d'une cavité, d'un vide « charnel »), un pareil sentiment de vide s'affirme finalement comme le pivot figuratif du recueil. Pour le vérifier, il suffit de suivre la progression et la détermination du discours.
- 10 « Rien, vraiment, que l'enveloppe trouée ? » Il s'agit du premier texte de Simeone en tant que poète ; il s'agit, pour ainsi dire, de la proue qui ouvre son existence littéraire. Dès les premières pages, on y retrouve l'obsession du vide, de la brèche. Dans un passage, à la page suivante, on lit encore : « Un délire / et pourtant longue la trouée – dans quelle étoffe ? » Il faut aussi ajouter que, dans les deux vers qui précèdent, l'image de la coupole, avec sa cavité profonde, annonçait l'image de la voûte. Mais voilà le poème suivant : « Les mots / l'empreinte sur le lit // tous les signes vides / et morts ». Ici, tandis que l'idée du calque revient à la surface du discours, la paronomase entre « mot » et « mort » émerge dans toute son évidence, avant de revenir dans la troisième section du poème *Extérieur nuit*.
- 11 Procédons dans notre lecture du recueil. Après un rappel funèbre (« Deuil / recouvre d'un mot / le vide »), la présence de la voix devient un des thèmes dominants. Au début, nous n'avons qu'une allusion au néant : « La pierre de la voix trouée d'arcades ». Toutefois, quelques pages plus loin, la même figure devient une pure substance active, trouée, percée, transpercée : « Elles viennent / d'une mémoire dévastée / au creux de l'orbite / et sont / (perclues de failles / mais vivantes) / voix d'autres / hommes »<sup>4</sup>.
- 12 Si ailleurs, quelque part, on remarque l'action d'un sentiment d'ouverture, d'éclaircie – comme une sorte de clairière céleste dans le sens de la *Lichtung* chez Heidegger (« Ce réseau / que nient / de rares trouées »), l'impression d'une menace secrète demeure tout de même très forte. On le voit par exemple dans un texte qui est axé sur la description d'une vidange organique, hémorragique : « Sous ces remous / des êtres qu'on tamponne / évacuent ». En plus, l'expérience corporelle peut tout à coup s'insinuer même à l'intérieur d'un paysage. Ainsi, l'image d'une trouée parmi les nuages se transforme en un regard qui s'entr'ouvre, ouverture sur un lointain Au-delà de la vision : « Dans une trouée / du regard / où s'atteindre / et se taire ».
- 13 Bref, dans l'écriture poétique de Simeone il y a plusieurs moments où le vide se manifeste – ou plutôt « hante » le réel. Parmi toutes ces apparitions, la plus remarquable se trouve peut-être vers la fin de son premier recueil. Il s'agit de trois vers qui peuvent boucler très bien le parcours tracé jusqu'ici : « N'être que cela, par quoi l'espace creuse : / à flanc d'incertitude / boucle à jamais ouverte ».
- III.
- 14 *Boucle à jamais ouverte*. Voilà enfin le fil rouge qui traverse toutes les parties d'*Éprouvante claire* : l'avènement d'une voix menacée par le vide. Simeone revient toujours sur la

présence paradoxale du rien, en tant que sentiment d'évacuation ou bien expérience de la fouille, du calque ou de la privation, matière rongée, tourmentée par la non-existence.

- 15 On a commencé en citant le maître du vide visuel. Il serait bien de terminer en évoquant le plus grand chaman du vide linguistique. Je voudrais donc comparer la pensée d'Yves Klein à une page de Samuel Beckett tirée de la *Lettre en allemand de 1937 à McGreevy*, dans laquelle on lit :

De plus en plus ma propre langue m'apparaît comme un voile qu'il faut déchirer afin d'atteindre les choses (ou le néant) qui se trouvent au-delà [...] Puisque nous ne pouvons pas le congédier d'un seul coup, au moins nous voulons ne rien négliger qui puisse contribuer à son discrédit. Y creuser un trou après l'autre jusqu'au moment où ce qui se cache derrière, que ce soit quelque chose ou rien, commencera à suinter – je ne peux pas imaginer de plus noble ambition pour l'écrivain d'aujourd'hui [...] Y a-t-il une raison pour que cette matérialité épouvantablement arbitraire de la surface du mot ne soit pas dissoute, comme par exemple la surface sonore de la Septième Symphonie de Beethoven est dévorée par d'énormes pauses noires, qui font que pendant des pages on ne peut rien percevoir d'autre qu'une allée de sons suspendus à des hauteurs vertigineuses reliant d'insondables abîmes de silence. J'aimerais avoir votre opinion là-dessus.<sup>5</sup>

- 16 Il n'y a pas grand-chose à ajouter par rapport à ces lignes. Simeone n'a attendu aucune réponse, ni tenté d'en donner ; il a plutôt remonté le cours d'une question obsédante, jusqu'à transformer ce mouvement interrogatif en son propre espace poétique.

## NOTES

1. Ce texte représente la traduction revue et corrigée de l'introduction au recueil de Bernard Simeone, *L'oscuro del polline*, éd. A. Velez, Milano, Crocetti, 1994, p. 11-15.

2. Y. Klein, *Le vrai devient réalité*, in *Yves Klein. Archives*, <[http://www.yveskleinarchives.org/documents/vrairealite\\_fr.html](http://www.yveskleinarchives.org/documents/vrairealite_fr.html)> (10 octobre 2016).

3. *Ibidem*.

4. Il s'agit d'une épiphanie qu'on peut rapprocher de celle de l'éclair « creusant la terre » dans une poésie du troisième recueil de Simeone, *Mesure du pire*. Dans le même volume, il est intéressant de voir aussi les vers suivants : « Au creux du vent aigre », ou bien : « L'infinie spirale, disait-tu, de l'horreur, creuse le plaisir à tête de chien... », et enfin : « – Ce qui s'ouvre / devant, ce qui creuse / du vent ».

5. Samuel Beckett, *Lettres*, t. 1, 1929-1940, traduction de l'anglais (Irlande) par André Topia, édition de George Craig, Martha Dow Fehsenfeld, Dan Gunn et Lois More Overbeck, Paris, Gallimard, 2014.

---

## INDEX

**Mots-clés** : poésie, poètes traducteurs, traduction poétique, Simeone (Bernard), Éprouvante claire